

Aux soldats perdus

Couverture : 1. SS-Panzer-Division

Stephane de Boysson

La Vareuse

Barifer

ISBN : 979-10-359-1291-6

© Stéphane de Boysson

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

La Vareuse

Major Jean Dacier
Camille Dacier
Ingrid
Capitaine Brave
Colonel Garbier
Rittmeister Beck
Lieutenant Lancelot
Le sergent
Un vieux rabbin
Un soldat russe
Un garde

Acte 1 La soirée

Scène 1. Assis derrière un bureau encombré, le colonel porte un uniforme fripé. Une horloge sonne cinq fois, son ton est martial, puis le sergent...

Le colonel

– Sergent !

Le sergent, *voix lointaine*

– Vous m’avez appelé ?

Le colonel

– Mon colonel.

Le sergent, *la voix se rapproche.*

– Plaît-il ? Pardon. Qu’avez-vous dit ?

Le colonel

– Je dis simplement ce que je souhaiterais entendre de votre bouche un : « mon colonel ». C'est l'usage, plus que cela c'est un dû, au grade, à la fonction, aux rites, aux traditions... Que sais-je encore ? C'est la base de la discipline, la discipline étant le socle de notre institution, de notre puissance. Pauvre puissance... Si seulement je pouvais avoir comme secrétaire un véritable soldat.

Le sergent, entre sur scène, l'air pensif. Il dépose un plateau avec une cafetière et deux tasses sur le bureau.

– Si seulement ! Je vous comprends. Admettons que les « véritables » soldats ont probablement mieux à faire à l'heure actuelle. Je libère une place pour les professionnels... On se bat encore un peu...

Le colonel

– Je peux supporter cette affectation absconse, mais vous, je n'y arrive plus. Il faut laisser la guerre aux militaires.

Le sergent

– Nous, les civils, ne demandons pas mieux. Qui donc est venu nous chercher ?

Le colonel, *las*

– Hum... Ces guerres sont trop longues.

Le sergent

– Si seulement nous arrêtons de nous battre avec les Allemands ! Pourquoi ne pas nous en prendre aux Serbes ou aux Croates ?

Le colonel

– Peut-être par manque de frontières communes...

Le sergent

– C'est une bonne objection, alors prenons les Luxembourgeois ou les Belges !

Le colonel

– Ce sont nos alliés.

Le sergent

– Changeons d'alliances. Nous vaincrons plus vite et plus sûrement.

Le colonel

– Je me demande si ces derniers propos ne pourraient pas vous mener en cour martiale pour atteinte à l'honneur de nos armes.

Le sergent

– Je vous manquerais.

Le colonel

– Détrompez-vous. D'ailleurs, il va vous falloir penser à votre démobilisation : la guerre touche à sa fin.

Le sergent

– J'entends ces mots depuis plus d'un an.

Le colonel

– Nous n'avons jamais été aussi proches de la fin : Berlin est encerclé.

Le sergent

– Il leur reste le réduit alpin. Ils peuvent s'y retrancher des années.

Le colonel

– Non. La guerre moderne manque de charme en montagne. Du moins pour les Prussiens, ils ont un besoin vital d’espace.

Le sergent

– Puissiez-vous dire vrai !

Le colonel

– Allez-vous retrouver vos vaches ?

Le sergent

– Mes vaches !

Le colonel

– Vos vaches.

Le sergent

– Celles de mon père... Hélas, nos bêtes sont mortes.

Le colonel

– Vous en aurez d’autres. Vous pouvez compter sur les dommages de guerre, de bonnes, belles et grosses génisses allemandes.

Le sergent

– Cela ne les remplacera pas. Vous ne pouvez pas comprendre. Une vache, c'est unique, c'est affectif. Elles sont toutes différentes et donc irremplaçables. Elles répondent à leur nom. Certaines meuglent en souriant, d'autres sourient en meuglant.

Le colonel

– Je sais. Je n'ai pas toujours été soldat ! Mon père était fermier : je trayais que vous n'étiez pas né.

Le sergent, *surpris*

– Pas possible ! Parlez-moi de...

Le colonel

– Il suffit ! Peut-être après la guerre. En attendant, il nous reste du travail ; et pas le plus agréable. Est-il arrivé ?

Le sergent

– Oui...

Le colonel attend, excédé.

– (...)

– Mon colonel.

Le colonel

– Ce n'est pourtant pas difficile, vous le posez comme une ponctuation, en fin de phrase. Sans réfléchir.

Le sergent, *étonné*

– Oui, mon colonel.

– (...)

– C'est vrai ! Ne pas réfléchir aide. C'est le truc.

Le colonel, *patientant difficilement*

– Passons. Comment est notre... invité ?

Le sergent

– Magnifique... Mon colonel. Très bien, mon colonel.

Le colonel

– N'en faites pas trop.

Le sergent, *soulagé*

– Si c'est un ordre !

Le colonel

– Comment l’avez-vous trouvé ?

Le sergent

– Martial. Trop à mon goût. Je n’ai jamais été enthousiasmé par les défilés, les prises d’armes, la montée des couleurs. Je... m’égare. Pardon. Il est parfait, une véritable gravure de mode. Ou plutôt, un modèle pour affiche de recrutement. Celle où la France a besoin de vous, de votre mari, de votre fils ou, à défaut de mâle en âge de combattre, de votre or. En revanche, je le trouve trop austère pour orner une image d’Épinal. Vous le verriez assis, le dos droit, il ne manque pas un pli à sa tenue, les bottes étincellent, l’ensemble est magnifique. Un spécimen à garder pour l’édification de vos futurs aspirants. Il vous plaira, c’est un soldat, avec pour ne rien gâcher une très belle gueule épargnée par les aléas de la guerre. Ce doit être, à ce jour, une rareté.

Le colonel

– J’imagine très bien. J’en ai connu des tas de ce type. Généralement, ils tombent vite. Il a dû bénéficier d’une protection spéciale.

Le sergent

– Ils le préservent pour la prochaine.

Le colonel

– Quoi ?

Le sergent

– La prochaine guerre. Le rythme s'accélère : 1814, 1870, 1914, 1939. Je prévois la suivante pour 1955. J'ai peur que les Allemands soient un peu las ; nous en serons réduits à changer d'adversaire, c'est dommage, nous commençons à nous habituer l'un à l'autre.

Le colonel

– Mais taisez-vous un peu, graine d'anarchiste...

Se reprenant.

– Qu'entendez-vous par là ?

Le sergent

– Mon village, mal situé j'en conviens, vient d'être occupé pour la quatrième fois : cela rapproche. Ces chers Prussiens ! En 1814, ils n'ont fait que passer, nous craignons beaucoup plus les Cosaques. En 1870, nous avons eu très peur : on parlait de mangeurs d'enfants, de pilleurs de tombes ; le village a décampé, conduit par le maire et le curé, réconciliés pour l'occasion. Or, ils n'ont pas touché au village, ou si peu, deux petits jours de combat dans le canton, ils ont juste brûlé la mairie. Alors en

1914, nous sommes restés. Pas de chance : ils se sont battus quatre ans dans le coin, il ne restait plus grand-chose de nos murs. Nous avons rebâti. C'est patient un paysan ! En 1940 nous avons voulu fuir, mais les Boches nous ont pris de vitesse et rattrapés à la sous-préfecture. Ils n'ont même pas pris le temps de piller. Mes parents sont retournés à la ferme. Les Teutons ont été corrects. On a appris à se comprendre. Pour la suivante, nous risquons d'hériter des Russes, avec le grand retour des Cosaques...

Le colonel

– Vous ne pouvez pas vous taire !

Le sergent

– Les Zaporogues seraient les pires, je me suis renseigné. Je vous conseille de vous mettre au russe. Cette langue rare facilitera désormais les carrières, du moins dans l'armée.

Le colonel

– Cessez de faire de l'esprit. C'est un ordre !

Le sergent

– Bien mon colonel.

Le colonel

– Vous pensez que la situation prête à rire ! Vous ne respectez donc rien ? Qu'ils signent donc leur paix, que je vous renvoie *illico* à votre ferme, avec ou sans vaches... Est-il là depuis longtemps ?

Le sergent

– Depuis une heure.

Le colonel

– C'est suffisant. D'après son chef de corps, il était censé être en permission dans le Périgord. Il n'a pas traîné. C'est bien. Avez-vous reçu ses états de services ?

Le sergent

– Oui.

Le colonel

– Et, vous les avez lus, bien sûr ?

Le sergent

– Heu ! Seulement en diagonale.

Le colonel

– Vous avez bien fait – cela m’évitera de le faire – les guerres des autres m’ennuient. Alors ? Racontez-moi, uniquement dans les grandes lignes.

Le sergent

– Je commence par... le commencement. Notre homme est issu d’une famille de militaires. Un grand-père cavalier, un père tombé sur la Marne, pupille de la nation, lycée militaire, Saint-Cyr, dans un rang correct, choix de la cavalerie, Saumur.

Le colonel

– Tout cela manque évidemment un peu de fantaisie. Mais c’est bien, cela donne de bons soldats. Un peu comme l’autre. Après ?

Le sergent

– La campagne de 40, courte, un seul combat, mais épique. Il a été décoré.

Le colonel

– Avec l’autre ! Nous en avons assez parlé ! Nous n’avons parlé que de ça pendant trois ans. Ils auraient sauvé, à eux seuls, l’honneur de la cavalerie, voire celui de l’armée. J’veus en foutrais... Conneries...

Enfin. C'est oublié... Depuis que l'on se bat pour de bon. Ensuite ?

Le sergent

– Comme tout le monde, ou presque : l'armée d'armistice, une mutation bienvenue en Afrique du Nord, l'armée d'Italie, l'Alsace, jusqu'au Périgord.

Le colonel

– Et nous voilà. Bon.

Le sergent

– Je le fais entrer ?

Le colonel

– Il le faut bien. Finissons-en... Rapidement...

Le sergent s'éloigne.

Le colonel, *se retournant*

– *Sergent*, pensez à réserver ma table au cercle pour ce soir : six personnes, dont le général. Surtout, ne mégotez pas, qu'ils nous préparent le grand jeu.